REVUE ARCHÉOLOGIQUE DE PICARDIE

Hommages à Marc DURAND

2009

DE L'ARCHÉOLOGIE DES BOUTS DE FICELLES AU GÉORADAR 25 ANS DE FOUILLES AU "BUISSON CAMPIN", VERBERIE (OISE)

Françoise AUDOUZE *

Le hasard intervient souvent dans la vie d'un chercheur. C'est ainsi que je me suis retrouvée à fouiller en Picardie à partir de 1974 parce qu'il ne m'avait pas été possible de fouiller le site du Bronze moyen de "Marion des Roches" en forêt de Fontainebleau. Michel Brézillon, directeur des Antiquités Préhistoriques d'Île de France à l'époque, m'avait alors mise en contact avec J.-C. Blanchet, premier président du tout jeune *CRAVO*. Le petit habitat de l'âge du Fer situé au sommet du "Mont Cornon" à Néry devait faire l'objet d'une fouille de sauvetage en raison du développement de la carrière de sable qui mangeait la butte. La fouille m'en fut confiée. C'est ainsi qu'ont débuté mes activités de terrain en Picardie et les rencontres avec les archéologues picards professionnels et bénévoles. Elles se sont ensuite développées en collaborations et en amitiés. Marc Durand a été parmi les premiers connus, comme co-éditeur de la *Revue archéologique de l'Oise* d'abord, puis, par l'intermédiaire de Monique Wabon, comme archéologue s'occupant de sauvetages médiévaux dans la ville de Senlis. Nos chemins se croiseront à plusieurs reprises et sa connaissance de l'Oise, de ses Sociétés savantes, la confiance qu'il y suscite m'aideront à m'insérer dans les milieux picards et rendront ses conseils et son aide très précieux. Lorsque la *RAO* a fusionné avec les *Cahiers archéologiques de Picardie* pour créer la *Revue archéologique de Picardie*, j'ai, comme beaucoup d'autres auteurs, bénéficié de ses conseils et de ses judicieuses corrections d'éditeur. J'ai rarement rencontré un éditeur-correcteur aussi attentif, et sa naturelle bonhomie et sa bonne humeur ont toujours rendu ses critiques faciles à accepter, d'autant plus qu'elles étaient pleinement justifiées.

Si une certaine méfiance envers la parisienne (devenue membre du *CRAVO* dès 1976) a transparu au début de la part de quelques rares collègues, elle a rapidement été remplacée par un accueil chaleureux et une aide qui ne s'est jamais démentie durant ces trente dernières années. Les membres du *CRAVO* m'ont toujours aidé à résoudre les problèmes logistiques en me faisant entre autres bénéficier de leur connaissance des lieux et des gens. Une place particulière parmi eux revient à Jean-Claude Blanchet qui m'a donné l'occasion de venir travailler en Picardie et avec qui la collaboration a toujours été facile et productive. Une autre revient encore à Marc Durand qui m'a mise en relation avec la *Société d'Histoire et d'Archéologie de Senlis* et son président William Hanaghan lorsque les crédits de fouille n'ont plus été attribués qu'à des institutions ou des associations. La *SHAS* a géré mes crédits durant plusieurs années avant que Marc, au départ de W. Hanaghan, ne me confie à la *Sauvegarde de Senlis* et à son efficace président Roger Béchet (1).

Durant mes 35 ans de présence en Picardie, l'archéologie, tant régionale que nationale, a formidablement évoluée et ces transformations ont touché aussi bien les hommes et les structures que les techniques, les méthodes ou les problématiques. Il m'a donc semblé intéressant de réfléchir à cette évolution à travers le prisme des fouilles et des recherches menées sur le site magdalénien du "Buisson Campin" à Verberie, qui n'ont été après tout que le reflet d'un mouvement plus large au sein duquel Marc Durand a joué un rôle non négligeable.

LES HOMMES ET LES STRUCTURES

A mon arrivée en Picardie en 1974, l'archéologie dans l'Oise était le fait d'hommes de terrain compétents, étiquetés amateurs ou bénévoles, mais soucieux d'élever le niveau des travaux archéologiques régionaux. Ils étaient présents dans des réseaux nationaux comme le colloque annuel interrégional néolithique ou européens comme le *Bronze Age Study Group* et l'*AFEAF*. Leur dynamisme a eu un effet d'entraînement sur de

* UMR 7041 ArScAn CNRS-Universités de Paris X et Paris I, Nanterre.

1 - Je profite de cette occasion pour adresser de chaleureux remerciements à W. Hanaghan et R. Béchet, et tout particulièrement à ce dernier qui accepte avec son équanimité habituelle de faire et refaire les documents que l'administration lui demande. Il serait injuste de ne pas mentionner les responsables successifs du *Service régional de l'Archéologie* qui se sont toujours efforcés de faciliter la réalisation des fouilles au "Buisson Campin" et à qui j'exprime ma très sincère gratitude.

Fig. 1 - Photo de groupe après la découverte du premier foyer en 1978. Au premier plan Ph. Wattincourt, au second plan C. Toupet, et de gauche à droite, Ph. Marquis, Mado Caron, Monique Wabon et Jacques ???? (*photo F. Audouze*).

nombreux jeunes de la région de Compiègne qui se sont formés à leurs côtés puis professionnalisés à la faveur du développement de l'archéologie de sauvetage qui s'institutionnalisait peu à peu en tant qu'archéologie préventive.

En 1974, l'archéologie à Compiègne est très vivante. Jean-Claude Blanchet fonde la *Revue d'archéologie de l'Ouest de l'Oise* en 1971 puis la *Revue archéologique de l'Oise* en 1973 et le *CRAVO* en 1974 avec des membres des Société de Compiègne, Noyon et Pierrefonds auxquels Bernard Lambot venu de la *Société d'archéologie champenoise* se joint. Ce dernier découvre le site du "Buisson Campin" lors de prospections pédestres et identifie deux locus magdaléniens sur lesquels il effectue un sondage en 1975. C'est le premier site magdalénien en place trouvé dans l'Oise. La toute jeune *RAO* accueille son premier article (1975). Le second paraît dans les *Cahiers archéologiques de Picardie* en 1976 (2).

En 1976, la première équipe venue pour une fouille de plus grande ampleur à Verberie se compose pour moitié de jeunes bénévoles locaux amenés par Bernard Lambot et Jean-Claude Blanchet et d'étudiants français plus quelques étudiants étrangers. Il s'agit en cette année de canicule de fouiller le locus magdalénien découvert puis sondé par B. Lambot mais aussi procéder au décapage d'un vaste bâtiment protohistorique découvert en prospection aérienne par R. Agache (Agache *et alii*,1976).

Une partie des jeunes locaux s'investissent ensuite dans des fouilles protohistoriques de sauvetage sur la confluence de l'Oise et de l'Aisne dont certaines bénéficient de vacations et sur le site fortifié de Jonquières. D'autres jeunes, pris par le virus des décapages de sol paléolithique, vont revenir au "Buisson Campin" durant six à dix ans. Certains prennent déjà la direction de petites fouilles de sauvetage (tels M. Wabon au chevet de l'église Saint Pierre à Senlis), puis intègrent peu à peu des services archéologiques (dans le Val d'Oise, à la ville de Paris). Cette première équipe se caractérise par une passion pour l'archéologie qui ne connaît pas d'horaire de fin de travail, et par une habileté à la fouille hors pair (fig. 1). Ils sont aujourd'hui archéologues de services régionaux, territoriaux, ingénieurs à l'INRAP ou maîtres de conférence à l'Université. Certains ont débuté dès le lycée comme Philippe Marquis ou Sophie

2 - Parmi tous les collègues qui m'ont accueillie et aidée, j'éprouve une particulière gratitude envers Bernard Lambot, qui m'a acceptée comme co-responsable du chantier lorsque Roger Agache lui a imposé ma présence en 1976, et qui m'a transmis toute sa documentation sur Verberie lorsqu'il a préféré s'investir - avec quelle réussite scientifique ! - sur le site protohistorique d'Assy-Romance dans les Ardennes. Elle va aussi à M. Talon, F. Malrain, E. Pinard et toute la fine équipe du château d'Aramont.

Krausz. Côté petite histoire, cette période post-soixante-huit s'accompagne d'une réaction aux normes familiales sensible même sur les chantiers archéologiques ; on boit sec durant les week-ends, et les soirées annuelles organisées par les fouilleurs de l'Abbaye de Maubuisson dans le Val d'Oise laissent des souvenirs mémorables. Les soirées de septembre sont fraîches en bordure de la forêt et les fouilleurs du "Buisson Campin" frigorifiés trouvent refuge au *Temple de la Bière*. Le patron surnommé Dadar les laisse occuper la salle, rideau baissé, au delà de l'heure de la fermeture sans qu'il y ait d'excès, limités il est vrai par le prix des bières belges, anglaises, allemandes ou tchèques. L'équipe y développe une bonne connaissance comparée des bières européennes.

À partir de 1982, on constate une montée en puissance des étudiants au sein de l'équipe, français d'abord puis étrangers. Le "Buisson Campin" est devenu une étape dans la formation des futurs paléolithiciens et accueille de nombreux étudiants, anglais qui représentent jusqu'à un tiers des effectifs en 1982 et 1984 mais aussi hollandais, belges, danois, suisses, allemands, américains, algériens, ainsi que quelques chinois et un coréen, ces derniers venus au début d'universités européennes puis comme boursiers en France. Y viennent aussi des stagiaires envoyés par leur services territoriaux ou leur gouvernement tels les deux archéologues du sultanat de Bahrein venus en 1982, une jeune chinoise venue dans les années quatre-vingt-dix et qui occupe aujourd'hui des fonctions importantes dans l'archéologie du nord de la Chine, et un professeur japonais le Pr Inada venu s'initier aux méthodes de fouille françaises (3). À partir de 1984/85, des bénévoles, ne restent que ceux qui ont un autre métier et n'entendent pas en changer. Ils partiront peu à peu en raison de changement de poste, de mariage ou parce qu'ils ne se sentent plus en terrain familier face à ces étudiants très divers et dont le renouvellement est élevé. Une pourtant revient plus de 20 saisons de fouille et est encore présente lors de la dernière campagne de fouille de 2002 : Mado Caron que seule une mort prématurée a éloignée définitivement. L'analyse spatiale du niveau supérieur s'appuie largement sur les remontages de pierres qu'elle a patiemment effectuée durant des années.

En 1987, James G. Enloe qui vient de soutenir une brillante thèse d'archéozoologie sur le partage du gibier à Pincevent sous la direction de L.R. Binford arrive à Verberie et prend en charge l'étude de la faune (fig. 2). Il devient co-directeur de la fouille à partir de 1991 et son arrivée transforme à nouveau

3 - La jeune chinoise, dix ans plus tard, fera appel à Éric Boëda pour co-diriger des fouilles sur un des plus anciens sites du Paléolithique ancien chinois. Cet exemple parmi d'autres montre l'enjeu existant à accueillir et former nos jeunes collègues étrangers.

Fig. 2- La présence permanente d'un archéozoologue, James G. Enloe, pour identifier, solidifier et démonter les restes osseux fragiles a permis de conserver en bon état un bien plus grand nombre de vestiges osseux (*photo F. Audouze*).

l'équipe puisque le "Buisson Campin" devient une école de fouille de l'*Université d'Iowa* de 1991 à 2001 et accueille durant la campagne d'été de 6 à 12 étudiants américains qui forment des trois-quarts à la moitié des effectifs selon les années, jusqu'à la dernière année de fouille en 2002. Le reste de l'équipe est constitué d'étudiants français dont le nombre s'est raréfié à mesure que l'*AFAN* puis l'*INRAP* à sa suite montaient en puissance et offraient des contrats ou des stages de fouille rémunérés.

La création de l'*AFAN* puis en 1979 une recommandation pour « la protection et la mise en valeur du patrimoine archéologique » du Conseil de l'Europe et en 1992 la convention de Malte ont conduit entre autres à une redéfinition des catégories de fouilles par le Ministère de la Culture. Le chantier du "Buisson Campin" qui rentrait dans les fouilles de sauvetage en raison des destructions opérées par les labours est devenu une fouille programmée triennale en 1988 lorsque la logique du destructeur-payeur s'est imposée. Il n'était en effet pas possible d'inclure les destructions par labour dans les destructions auxquelles s'appliquait cette logique.

Le développement de l'archéologie préventive a eu de l'effet sur le plan des crédits également puisque peu à peu au "Buisson Campin", comme sur les autres fouilles programmées, les crédits se sont progressivement améliorés et ce d'autant que le *Conseil Général* a contribué à presque tous les budgets de la fouille. Pour être honnête, il faut reconnaître que le *CNRS* n'a guère contribué si ce n'est par une « mise à disposition » de la responsable au chantier et le paiement de ses frais de déplacement, puis tardivement par la prise en compte des étudiants (mais pas des autres catégories de fouilleurs) dans l'assurance-accident de l'organisme (4). Toutefois, la numérisation d'un certain nombre de dessins et plans a été effectuée au *Centre de Recherches Archéologiques* à Valbonne dans les années 90. La participation du *CNRS* se fait aujourd'hui plutôt au niveau des frais de mission, des analyses, du dessin et du graphisme, encore que la demande dans les laboratoires dépasse largement le plein-temps dessinateur dont jouissent les équipes les mieux dotées.

La constitution d'une archéologie de terrain professionnalisée, l'arrivée de l'informatique a profondément modifié les conditions de travail des fouilles programmées. Fini le camping des premières campagnes en bordure de forêt (fig. 3), les corvées d'eau (5), le relevé des altitudes à l'aide d'un triangle de ficelles horizontales, les photos en argentique développées et tirées au *CRAVO* puis par un laboratoire à Compiègne. Place au théodolite à laser, aux photos numériques, à l'impression immédiate des photos-plans, et plus récemment encore au géoradar. Entre-temps, il y a eu le niveau de chantier prêté par le *SRA* une semaine par campagne, puis un niveau de chantier du *laboratoire d'Ethnologie préhistorique* qui a permis enfin d'obtenir l'altitude de toutes les pièces relevées. Là encore, l'aide des collègues du *CRAVO* a été déterminante pour nous aider à nous loger au château d'Aramont, puis à l'ancienne maison de retraite de Verberie

Fig. 3 - Vue d'une des tentes et de la douche en bordure de la forêt de Compiègne, 1980 (*photo F. Audouze*).

avant que nous trouvions l'hébergement idéal dans l'ancien préfabriqué de la *SNCF* transformé par la municipalité en gîte. Le maire de Longueil nous l'a réservé plusieurs années durant, s'occupant même des papiers nécessaires à l'obtention d'un passeport français pour la plus jeune membre de l'équipe, Juliette Enloe. Née en juillet 1999 à Compiègne elle a passé le premier mois de sa vie au gîte, et la saison suivante dans un fauteuil de bébé au bord de la coupe (fig. 4). Le départ en retraite du maire nous en a chassé et c'est sur une information de l'équipe *INRAP* travaillant dans la vallée de l'Oise que nous avons pu leur succéder pour un mois dans l'ancien presbytère du Fayel. La prospection de 2006 et les sondages de 2007 réunissaient un très petit nombre de participants qui ont pu être logés à la Résidence Internationale à Compiègne, connexion à internet incluse. La fouille du "Buisson Campin", comme bien d'autres fouilles programmées, est entrée dans la modernité !

Fig. 4 - Fouille du niveau II.22 ; au premier plan le sommet des pierres de bordure du foyer L7 du niveau II.3 ; au fond Michèle Schoenfeld-Enloe et sur le bord du chantier, Juliette Enloe buvant son biberon. Le rond blanc sur la coupe est un réflecteur fixe servant de référence locale pour la saisie des coordonnées x,y,z avec le théodolite à laser (*photo F. Audouze*).

4 - Cette absence récurrente résulte d'un vieil accord CNRS-Culture qui réservait à ce ministère l'autorisation de fouille et l'attribution du budget pour éviter que ne se reproduise les frictions dues à quelques chercheurs des années cinquante qui n'hésitaient pas à se passer d'une autorisation de fouille s'ils avaient obtenu des crédits de fouille CNRS. Par la suite, l'étroitesse des budgets des laboratoires d'archéologie ont le plus souvent contribué au maintien de cet état de fait.

5 - L'occasion m'est donné ici de témoigner de la gentillesse des Lejeune, qui nous autorisaient à venir chercher l'eau à un robinet à l'extérieur des communs de leur château du Bac et plus encore de la bienveillance que nous a témoigné Pierre Hornain qui exploitait le champ du "Buisson Campin" et nous laissait stocker le gros équipement dans sa grange et que nous témoigne encore Philippe Rabbé qui exploite aujourd'hui ce champ. J'exprime mes remerciements au propriétaire du champ, Monsieur Guy Schott, qui nous autorise à y fouiller.

Fig. 5 - Mado Caron (†) en train de démonter un amas et de reporter les pièces sur la photographie du mètre carré (*photo F. Audouze*).

DES MÉTHODES ET TECHNIQUES DE FOUILLE ÉPROUVÉES ET QUELQUES INNOVATIONS

Les fouilles au "Buisson Campin" ont eu une durée inhabituelle au regard de la plupart des chantiers mais leur durée n'excède pas le temps passé sur le chantier d'Etiolles (Essonne) et se trouve encore loin du record de Pincevent (Seine-et-Marne). Si les principes et la méthode de fouille adaptés de la méthode développée par André Leroi-Gourhan à Pincevent ont peu changé, les problématique n'ont, elles, cessé de se développer et de se transformer, s'enrichissant au gré des développements théoriques et méthodologiques. Au départ, il s'agissait comme à Pincevent de comprendre comment s'organisait le campement du seul niveau reconnu, de reconnaître où se trouvaient les aires d'activité, les aires de débitage ou de rejet du silex selon le modèle de Leroi-Gourhan pour Pincevent (Leroi-Gourhan 1984, p. 10-19). La méthode de fouille s'aligne sur celle de Pincevent. Le champ est divisé en secteurs de 20 m x 20 m et la zone est carroyée en mètres carrés signalés au sol par des ficelles et, plus tard par des clous. Des photos verticales permettent le démontage et la numérotation des pièces de plus d'un cm^2 tandis que les esquilles sont dessinées sur une feuille millimétrée de mètre carré (fig. 5). La remise en culture du champ après la fouille a entraîné des contraintes de dates de fouille mais aussi de fouille sur toute la hauteur du limon pour chaque surface de fouille entamée afin d'éviter que la charrue ne détruise les vestiges sous-jacents en enfonçant dans la terre arable rebouchée plus meuble. À partir du moment où plusieurs niveaux ont été repérés, des coupes ont régulièrement été créées afin de comprendre la relation de ces niveaux avec la topographie ancienne qui s'avérait moins plane qu'on ne l'avait cru au départ ainsi que quelques tranchées. Par ailleurs, l'usage du cahier de fouille a été réintroduit en sus des observations notés sur les plans de mètres carrés pour donner une vue globale de l'évolution du chantier et fournir à plusieurs reprises durant la fouille une description des niveaux décapés ainsi que pour noter des observations plus ponctuelles.

Du point de vue spatial, le locus découvert par Bernard Lambot était un peu décevant puisqu'il ne paraissait pas organisé et qu'il était endommagé par la charrue et par une dizaine de trous de poteau protohistoriques qui le traversaient. Il s'en fallut de peu que la fouille ne s'arrête mais une campagne de fouille de la dernière chance fut autorisée en 1978. Par une pluie battante, l'étudiante chargée de mettre en place l'extension du carroyage à partir des piquets placés en bordure du champ, fit une erreur dans le décompte des piquets et carroya une zone vingt mètres à l'est de l'emplacement prévu. Cette erreur fut à l'origine de la découverte du foyer D1/20 à cheval sur les secteur 201/202 qui relança la fouille pour longtemps : le nouveau locus s'avérait mieux conservé et présentait une organisation spatiale remarquablement claire. Dès les premières années de fouille, il présentait une configuration tout à fait conforme au modèle de Leroi-Gourhan (Audouze 1980). L'équipe, enthousiaste, décida de faire le moulage d'un si beau foyer mais par manque d'expérience créa un négatif de latex d'un mètre carré dont la chape s'avéra si lourde que les fers à bétons qui y avaient été fixés pour pouvoir la transporter plièrent quand on la souleva. Et pour comble de malchance, il avait gelé au moment du séchage et il fallut mettre en place un poêle à butane pour réchauffer l'atmosphère de l'abri et faire sécher le latex puis le plâtre. Un positif vit quand même le jour. Il a gagné le musée d'Abbeville après avoir été mis en couleur et s'y trouve en principe encore. En 1981, Claudine Pommepuy, qui s'était entraînée autrefois à Étiolles vint mouler de façon plus orthodoxe un petit amas de silex (Beyries *et alii* 2005, p. 16, fig. 1) avant que P. Bodu et B. Valentin ne viennent faire en 1985 un autre moulage d'amas de silex, de plus grande taille, destiné au Musée de Beauvais (fig. 6). Ce moulage connut d'ailleurs une triste destinée puisqu'il fallut le réparer après la chute d'une clé de voûte gothique en son milieu.

En 1979, la fouille de la zone située entre les deux locus 190 et 201 s'avère décevante. Les sillons ont profondément entamés les limons et on ne trouve que quelques silex et une série de vertèbres caudales de renne, en connexion quand même. Toutefois, son intérêt s'accroît lorsqu'est découvert un squelette d'un très jeune enfant accroupi dans une fosse peu visible et sans mobilier. Le bon état de l'os ne laisse pas d'illusion : il ne s'agit pas d'un petit magdalénien. Il est beaucoup trop bien conservé. À l'époque, il faut 500 g d'os pour une date C^{14}, il faudrait sacrifier le squelette entier et on ne sait pas dater des os consolidés au bédacryl. Il n'en est pas question. Les comparaisons effectuées avec l'aide de Claude Masset indiquent une date chalcolithique aux alentours de 3000-2500 BC (Audouze 1986). Une datation AMS faite récemment le réattribue au Mésolithique moyen (Audouze, Drücker & Valentin à paraître).

Fig. 6 - Claudine Pommepuy (†) moulant un petit amas de taille du silex en 1982 (*photo F. Audouze*).

Fig. 7 - Jacques Pelegrin taillant à la manière des Magdaléniens de Verberie : préparation de la préforme au percuteur de pierre – 1982 (*photo F. Audouze*).

À la même époque, la technologie lithique connaît un essor théorique et expérimental passionnant. On parle chaînes opératoires, schéma opératoire, méthodes et techniques de taille, économie des matières premières, économie du débitage… Les remontages de blocs de silex prennent sens notamment grâce aux expérimentations (fig. 7) et permettent de restituer les chaînes opératoires (coll. 1980, Perlès 1991). La bonne qualité du silex utilisé à Verberie incite à se poser la question de son origine et M. Mauger qui étudie les matériaux siliceux utilisés au Paléolithique supérieur en Île-de-France pour sa thèse de 3e cycle (1985, 1994) y inclut les silex de Verberie. Elle montre à l'aide de prospections et d'examens à la binoculaire qu'ils sont pour la plupart locaux et proviennent de bancs de craie sénoniens et campaniens qui affleurent aujourd'hui au nord et à l'ouest de Compiègne. De nombreux nucleus ont été roulés sur une courte distance par l'Oise. Les quelques pièces allochtones proviennent sans doute du sud, notamment de la confluence Marne/Grand Morin pour un nucleus débité une première fois ailleurs et débité sur place ensuite près du deuxième foyer du niveau supérieur.

Parallèlement à ce tessor de la technologie lithique, les paléolithiciens français s'enthousiasment pour les travaux de Lawrence Keeley, qui en améliorant la méthode de S. A. Semenov par l'utilisation de microscopes à plus fort grossissement, venait de donner un nouvel essor à la tracéologie. L'absence de patine sur les outils et les lames de Verberie promet une identification précise des actions et des matières travaillées. La mise sur pied d'une équipe pluridisciplinaire devient un impératif. La durée des fouilles, les plans de charge de travail de chacun, l'identification de nouvelles approches ont fait que la composition de cette équipe a varié au cours du temps. A. Roblin-Jouve fait un première étude géomorphologique du site lors du creusement d'une tranchée nord-ouest-sud-est dans le champ du "Buisson Campin" qui permet de trouver en aval du gisement magdalénien un paléosol Alleröd. Claudine Karlin sollicitée au départ pour étudier les silex de Verberie mais débordée propose la collaboration de Daniel Cahen qui venait de signer avec elle un article dans *La Recherche*. Il est en train d'étudier le site federmesser de Meer en Belgique et travaille avec L. Keeley. Leur tandem s'implique dans l'étude du lithique mis au jour autour du foyer D1 de 1979 à 1983. L'absence de patine rend la lecture des micro-stigmates d'utilisation particulièrement visibles (fig. 8). Ils co-signent avec la responsable de la fouille et B. Schmider chargée de l'étude des outils le premier article de fond qui fait connaître le site en France et à l'étranger (1981). Pendant des années les 1000 pièces (outils, supports bruts,

Fig. 8 - Cahen et Keeley plus chevelus et barbus qu'aujourd'hui en visite au "Buisson Campin" (*photo F. Audouze*).

éclats et nucleus) étudiés par L. Keeley resteront l'échantillon de tracéologie le plus considérable jusqu'à ce que H. Plisson et P. Vaughan en réalisent un plus vaste encore sur les sites magdaléniens de Champréveyres et Monruz. Le mode de publication par tableaux synthétiques adopté par L. Keeley apporte des résultats très intéressants mais ne permet pas la préparation de la monographie. Le dépouillement de son listing effectué récemment aboutit à des études portant sur plusieurs types d'outil (sur les becs *cf.* Beyries *et alii* 2003 sur les burins *cf.* Janny *et alii* 2006, sur les grattoirs *cf.* Rots 2005, Audouze & Beyries 2007) et permet d'intégrer les résultats analytiques à l'analyse spatiale.

Un des atouts majeurs du "Buisson Campin" est l'excellente conservation des vestiges osseux, en majorité des ossements de renne. F. David signe une première étude archéozoologique (David & Enloe 1993) où l'échantillon encore très incomplet de faune lui permet de conclure à un abattage des rennes entre la fin de l'été et novembre. Puis J.G. Enloe prend en charge l'analyse archéozoologique lorsqu'il rejoint l'équipe du "Buisson Campin". L'étude de plus vastes ensembles fauniques montre définitivement des occupations d'automne durant la migration du troupeau de rennes pour tous les niveaux (1997).

Entre temps, les fouilleurs - et la responsable au premier chef - commencent à s'interroger sur l'existence possible d'un niveau inférieur. Il y a d'abord eu quelques pierres plus basses que le reste des vestiges, puis sous le grand dépotoir de rejets lithiques (silex et fragments de pierre chauffés) en HI18/19), quelques grands vestiges fauniques horizontaux immédiatement sous-jacents aux vestiges lithiques. L'année suivante, le doute n'est plus permis et la nécessité d'un niveau de chantier se fait durement sentir. Il n'arrivera que quelques années plus tard grâce à Jean Leclerc qui fouille à Basoches dans l'Aisne et accepte de le partager. D'ici là les fouilleurs continuent à bricoler avec des triangles de ficelles avec l'aide de P. Wattincourt, archéologue bénévole, géomètre et professeur de cor d'harmonie.

La prise de fonction d'Assistant Professor dans le Département d'Anthroplogie de l'Université d'Iowa vaut à J.G. Enloe en 1991 un théodolite à laser qui donne enfin au chantier du "Buisson Campin" la précision des altitudes nécessaire pour séparer les niveaux archéologiques. La (lente) progression de la fouille vers l'Oise parvient à un nouveau dépotoir de quatre mètres carrés en forme de lentille. Dans tout le centre de l'amas, fouillé dès le début, les vestiges se superposent sans interruption sur environ 9 cm et sont rangés dans le niveau II-2 (II désignant les limons de débordement sableux où se trouvent le Magdalénien, par rapport au I, terre arable et le III qui comprend les lits de graviers pléistocènes). Mais les bords du dépotoir moins riches, racontent une autre histoire et il est possible de distinguer deux niveaux d'environ 5 et 3 cm d'épaisseur. Les deux niveaux sont différenciés en fonction de fourchettes de mesure repérées pour chaque carré par des histogrammes de distribution (fig. 9). Cette méthode est ensuite appliquée à tous les niveaux (Audouze & Enloe 1992). Les mesures prises au théodolite vont aussi conduire à des corrections *a posteriori* pour le niveau suivant II-3. Il existe en fait là aussi deux niveaux qui sont re-baptisés II-22 et II-3. À terme, il est décidé d'étudier conjointement le II-2 et le II-21 parce que ces niveaux ont été occupés durant une même saison, l'automne, et parce que les remontages de silex et les remontages de pierres montrent qu'il est impossible de différencier les deux niveaux au centre du dépotoir. Il n'a d'ailleurs été trouvé de foyer dans aucun des deux en dépit du nombre de pierres chauffées rejetées dans le dépotoir, qui n'est accompagné que de quatre aires de taille du silex périphériques. L'enjeu d'une discrimination fine d'occupations successives est moins cruciale que pour les autres niveaux en raison de cette lacune de la documentation. Ces problèmes ont conduit les responsables de la fouille à s'interroger sur le degré de conservation des configurations spatiales puis à étudier systématiquement l'intégrité des niveaux à l'aide des histogrammes de distribution puis des remontages de silex et de pierres et plus récemment par analyse de fabrique (Audouze & Enloe 1997, Enloe 2006).

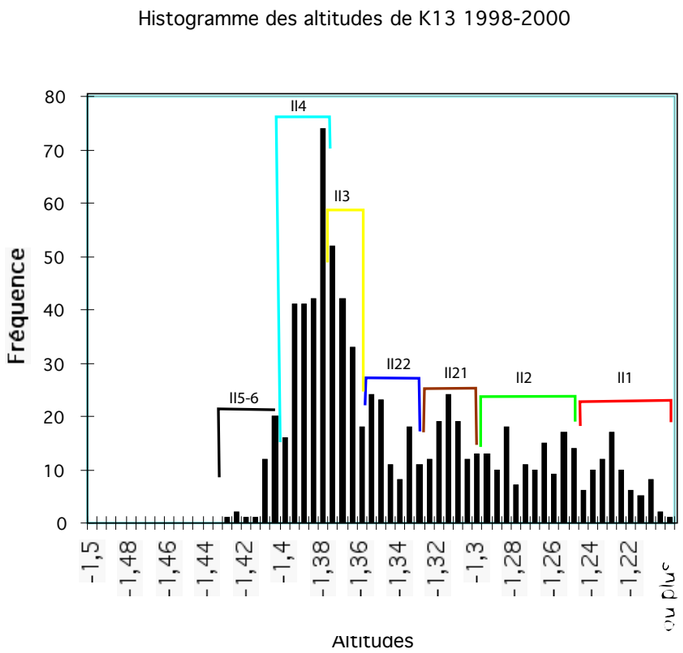

Fig. 9 - Histogramme de distribution des altitudes du mètre carré K13 (secteur 202).

L'ÉVOLUTION DES PROBLÉMATIQUES

L'ETHNOARCHÉOLOGIE DES CHASSEURS DE RENNE

Les publications de Lewis R. Binford vont constituer pour moi un renouvellement majeur des problématiques par rapport aux problématiques développées à Pincevent ou autour de J. Tixier sur l'étude du lithique. Un séjour de quinze mois à l'Université de Californie, Los Angeles, m'avait permis de me familiariser avec les articles du promoteur de la *New Archaeology* : L.R Binford, qui avait une solide formation en écologie, et se faisait l'avocat d'une archéologie scientifique fondée sur l'étude des processus. Au départ, ses articles sur une variation fonctionnelle des faciès moustériens compris comme des « toolkits » ne m'avaient pas convaincue. C'est seulement à partir de la publication d'*In Pursuit of the Past* (1983) que j'ai compris l'apport considérable que ses travaux ethnoarchéologiques sur l'exploitation du renne par les Nunamiut représentait pour les sites magdaléniens du Basin parisien et que je me suis plongée dans les deux volumes précédents *Nunamiut Ethnoarchaeology* (1978) et *Bones* (1981). Soudain, à travers ces eskimos d'Alaska, les chasseurs de renne magdaléniens prenaient chair. Binford analysait comment leurs campements s'organisaient en fonction des activités et des positions qu'ils adoptaient pour les effectuer, comment s'organisaient les déchets en fonction du type d'activité et du mode de rejet, bien plus précisément que Leroi-Gourhan qui rapportait simplement la position des rejets à leur encombrement au sol (1972). C'est en effaçant du plan du niveau supérieur les vestiges du niveau sous-jacent II-2, que j'ai vu apparaître deux zones vides plus ou moins circulaires à mi-distance des deux foyers. Les vestiges présents à leur périphérie m'ont permis de les identifier comme les aires de découpe des carcasses de renne décrits par Binford sur le site de Palangana et schématisées dans son modèle de *butchering activity area* (1983, p. 169-172, fig. 109). C'est une zone plus ou moins circulaire et de la taille de l'herbivore dépecé parce que le chasseur tourne autour pour le découper. Elle reste vide après qu'on ait emporté les quartiers de viande mais elle est entourée des déchets rejetés au moment de la découpe. Francine David et Claudine Karlin ont fait des observations analogues chez les Tchoutchkes et les Evenks de Sibérie (fig. 10). Au "Buisson Campin", la présence de séries de vertèbres en connexion montre que les carcasses de renne ont été dépecées sur place. L'existence de ces zone de boucherie a ensuite été confirmée par J.G. Enloe à l'aide de méthodes quantitatives. Ces aires de boucherie complète le campement du II.1 où le modèle de Leroi-Gourhan (1972) permet d'interpréter un espace vide en arrière du foyer D1 comme l'emplacement d'une tente (Audouze 1988 et à paraître).

Fig. 10 - a) Découpe du renne chez les Nunamiut (*photo J-Ph.Rigaud*) ; b) découpe du renne chez les Tchoutchkes (*photo Ethnorenne 2000*) ; si la séquence de la découpe diffère d'un groupe à l'autre en Alaska comme en Sibérie, on retrouve les mêmes contraintes et l'utilisation des mêmes avantages (dépouillage de la peau, découpe en quartiers, dépose des quartiers sur la peau de l'animal, utilisation du sang et des abats et de leur contenu végétal ; le chasseur tourne autour de l'animal pour le découper et laisse une aire plus ou moins circulaire vide après l'opération de boucherie).

J.G. Enloe poursuit l'étude de la faune composée de 90 % de rennes, de quelques os de chevaux, d'os de spermophiles, de morceaux de défense et d'un fragment de bassin de jeune mammouth, ainsi que des os de rongeurs froids et tempérés, quelques dents de renard, quelques os d'oiseaux (anatidés, ptarmigan) dont une patte de lagopède. La première identification des spermophiles a été faite par Patrice Méniel, qui travaillait alors sur le site de Choisy au Bac. Venu donner un coup de main en 1979 pour la fouille du jeune enfant, il remarque sur le sol magdalénien des os de rongeurs qui ne ressemblent pas à ce qu'il connaît et les emporte pour étude. Il observe des marques de découpe sur une vertèbre qui indique que ce petit rongeur qui vit en groupe a été découpé probablement pour consommation et a donc été chassé, ce qui sera plus tard confirmé par JG Enloe et C. Tolmie (Enloe à paraître) à partir d'une série plus importante.

DÉBATS ET CONTROVERSES

Un camp de chasse

J.G. Enloe s'appuie sur les recherches ethnoarchéologiques de Binford et les recherches archéozoologiques tant françaises qu'américaines pour analyser et interpréter les faunes du "Buisson Campin" et de Pincevent. Il utilise entre autres le *Modified Utility Index* de Binford - table de classification des os de renne en fonction de leur utilité calculée sur la base de la valeur du morceau de viande et de la graisse qui y est attaché et de la valeur nutritive de sa moelle. Les courbes d'âge au décès en fonction du type de mortalité (attrition, abattage en masse etc.) et les graphiques de présence des parties osseuses en fonction de modes d'exploitation caractéristiques (sur le lieu d'abattage, de stockage ou dans le camp résidentiel) lui permettent d'identifier un abattage en nombre des rennes lors d'une chasse collective au moment de la migration d'automne. La riche série faunique des rennes de Verberie l'autorise également à approfondir un certain nombre de questions méthodologiques telles que la détermination de l'âge à partir des dents de renne (Enloe & Turner 2006) et la détermination du sexe (2006b). Plus récemment son étude sur la fonte taphonomique qu'il étudie à travers la densité des os (Enloe 2004), l'amène à montrer que la présence abondante de certains os au détriment d'autres au "Buisson Campin" ne s'explique pas par leur plus grande densité et leur résistance aux attaques taphonomiques. Elle lui permet de rapporter aux activités humaines la composition de l'assemblage faunique et à préciser sa signification en terme de stratégie d'acquisition et de transformation. À partir de là il peut définir la fonction du site. S'appuyant sur le modèles de L.R. Binford, il l'interprète comme un camp de chasse d'interception des rennes durant la migration proche du lieu d'abattage (1998, 2004, à paraître).

Des enfants au Buisson Campin aussi

Depuis 2004, un doctorant de l'université de Paris X, Frédéric Janny, a commencé l'étude du lithique et effectué des remontages de nucleus qui montrent la présence de tailleurs malhabiles caractérisée par les mêmes maladresses et erreurs d'appréciation dans les gestes de taille que Nicole Pigeot, Claudine Karlin, Jacques Pelegrin, Sylvie Ploux et Pierre Bodu ont repéré à Étiolles et Pincevent (fig. 11). Il en déduit que des enfants sont présents dans les campements du "Buisson Campin". Il confirme ainsi l'hypothèse de leur présence que j'avais fondée quelques années plus tôt sur les nucleus mal débités et non productifs dont j'avais remarqué la présence à l'extérieur des aires d'activité principales (Janny *et alii* 2006, Audouze & Janny sous presse, Janny à paraître). À partir de

Fig. 11 - Nucleus laminaire exploité par un bon tailleur puis repris au percuteur à la pierre dure par un apprentis maladroit. Tandis que son prédécesseur avait tiré de longues lames au percuteur tendre, l'apprenti n'a pas réussi à rectifier un nouveau plan de frappe et a insisté en vain, frappant à chaque fois trop à l'intérieur du plan pour obtenir le détachement d'un éclat jusqu'à ce qu'il devienne inutilisable et que le nucleus soit abandonné - les flèches indiquent l'emplacement des coups portés inutilement au percuteur dur qui ont laissé des négatifs circulaires caractéristiques (*photo F. Audouze*).

là se développe une amicale controverse entre J.G. Enloe et moi. Pour lui, le campement du niveau supérieur est un camp de chasse occupé par un groupe de chasseurs (mâles), ce qui explique qu'il n'y ait pas de modalités de partage des carcasses comme à Pincevent (Enloe 2004). Les deux foyers n'appartiennent pas à des unités domestiques distinctes mais ont une fonction plus culinaire pour le foyer ouest, plus technique pour le foyer est (2003). Si je suis d'accord pour comprendre les campements du "Buisson Campin" comme des camps de chasse, la présence de jeunes apprentis dont des enfants qui n'ont pas encore acquis la maîtrise psycho-motrice nécessaire à la taille avec percuteur organique me semblent incompatible avec un camp uniquement composés de chasseurs mâles adultes (Audouze 2006). Enloe et moi à partir de ce moment cherchons à affûter et enrichir nos arguments respectifs.

Et les femmes ?

La *gender archaeology* née aux USA à partir des années 80 (Conkey & Gero 1991) est pour moi l'occasion d'un nouvel enrichissement de la problématique des chasseurs-cueilleurs magdaléniens de Verberie. Pendant longtemps, j'ai considéré avec scepticisme les livres et articles qui traitaient de *feminist arcaeology* puis de *gender archaeology* parce qu'ils étaient essentiellement critiques et que la construction et le test d'hypothèses applicables à des cas concrets antérieurs aux périodes récentes manquaient (6). Les choses changent avec les travaux d'Olga Soffer - bien qu'elle n'ait jamais fait partie des archéologues dites féministes - parce que son travail sur les fibres textiles dans les sites pavloviens russes et moraves m'a soudain montré la possibilité de relier les théories du genre, la présence archéologique des femmes, la division sexuelle du travail et les vestiges matériels (Adovasio *et alii* 1998 & 2007 , Soffer *et alii* 2000).

La possibilité pratique de m'intéresser au rôle potentiel des femmes à Verberie est venue d'une nouvelle collaboration qui a débuté en 2002 avec le Pr. Ezra Zubrow du département d'Anthropologie de l'Université de New York à Buffalo qui a proposé de mettre en place un SIG pour le site du "Buisson Campin". Il en a confié de 2002 à 2007 la construction à un doctorant, Dustin Keeler, qui a participé aux fouilles et s'est également formé à Pincevent et Étiolles. La numérisation des numéros d'inventaire, des catégories de vestiges et de leurs coordonnées était déjà presque complète grâce à Michèle Schoenfeld Enloe. Elle a, année après année, patiemment rentré les données d'après les plans millimétrés pour les années antérieures à la saisie par théodolite à laser (7). Toutes ces collaborations ont donné lieu à un atelier pluridisciplinaire tenu au château de Goutelas (Haut-Loire) en 2005 (8) et qui a réuni la dizaine de chercheurs associés au projet de recherche sur Verberie puis à un ouvrage collectif actuellement soumis à des éditeurs (Zubrow, Audouze & Enloe éds., à paraître).

6 - Je souligne toutefois une exception qui doit de moins en moins l'être il est vrai, la thèse de Ph D de Margaret A. Jodry : *Folsom technological and socioeconomic strategies: Views from Stewart's Cattle Guard and the Upper Rio Grande Basin, Colorado*, où elle a démontré la présence de femmes dans les unités d'habitation de ce camp de chasse au bison par la présence des grattoirs et d'éclats « ultraminces » servant de couteau pour les femmes. Thèse soutenue en 1999 à l'American University à Washington D.C., UMI Microform 9997500.

7 - Qu'elle trouve ici l'expression de ma gratitude car sans elle la construction du SIG n'aurait pu avoir lieu.

8 - Participaient à cet atelier les chercheurs et doctorants impliqués dans l'étude de Verberie : J.-F. Pastre pour la géomorphologie et la reconstitution du paysage, J.G. Enloe pour l'étude de la faune, F. Janny pour l'étude du lithique, F. Audouze pour l'étude spatiale, S. Beyries pour l'analyse fonctionnelle des outils, A. Averbouh pour l'étude des objets manufacturés en os et en ivoire, G. Dumarçay pour l'étude des pierres chauffées, E. Zubrow et D. Keeler pour le SIG. S'y ajoutaient des chercheurs français, suisse et américains pour leurs apports méthodologiques et leur compétences : P. Bodu, F. David, M. Julien, C. Karlin, M. Olive, N. Pigeot, M.-I. Cattin, M. Conkey, O. Soffer, L. Keeley, et R. Whallon.

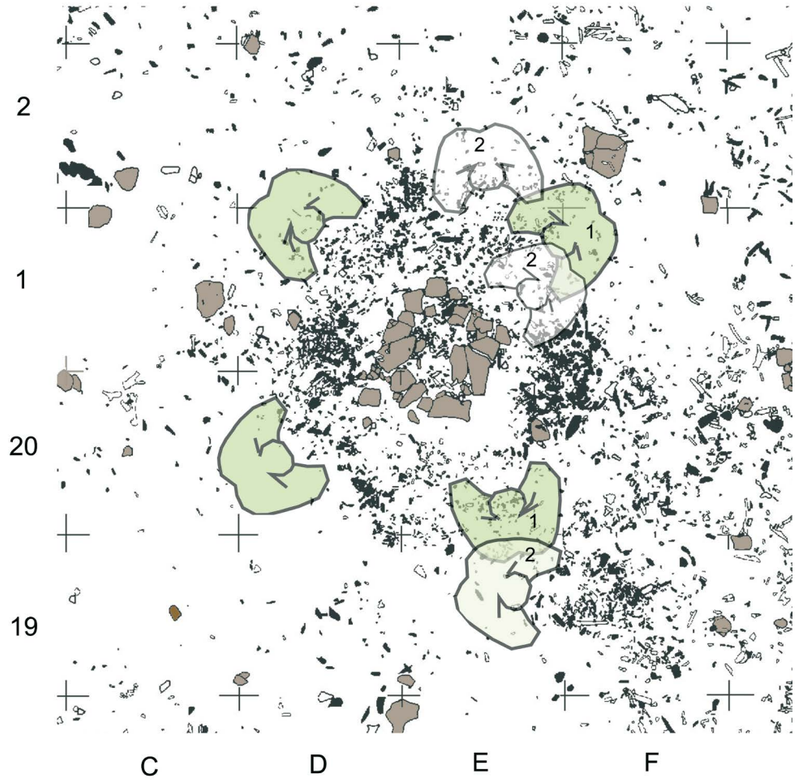

Fig. 12 - Postes de travail autour du foyer D1. Deux postes de travail ont reculé par rapport au foyer. L'un en E1 pour laisser la place à un poste de réfection du foyer et cuisine, l'autre pour élargir sa zone de travail vers D19 et E19 (*plan F. Audouze, graphisme M. Hardy*).

L'outil d'analyse spatiale que constituait le SIG et les résultats d'analyse fonctionnelle obtenus par S. Beyries pour les burins (Janny *et alii* 2006) et les becs (Beyries *et alii* 2005), par V. Beugnier , S. Beyries et V. Rots pour les grattoirs et les modalités de leur emmanchement (Rots 1991, Audouze & Beyries 2007) m'ont ouvert de nouvelles possibilités de réflexion sur la division sexuelle des tâches - de division des tâches selon les genres devrais-je écrire. Le dépouillement de la base de données tracéologiques de L. Keeley enrichie des outils étudiés par les quatre autres tracéologues permet d'obtenir des résultats typotechnologiques et fonctionnels détaillés pour plusieurs types d'outils. J'y trouve deux arguments permettant de déduire la présence de femmes au "Buisson Campin". L'un est lié au grand nombre de grattoirs et de lames brutes ou retouchées qui ont servi au traitement des peaux, notamment des peaux sèches. Il s'agit d'un travail long presque toujours réservé aux femmes lorsqu'il s'agit de production domestique. L'autre tient à leur position, excentrée pour leur grande majorité, par rapport au foyer tandis que les lamelles à dos, armatures de projectiles de chasse masculines et les burins et chutes de burin, qui servent à les insérer dans les sagaies ou à les extraire, foisonnent autour du foyer D1 configurant trois postes de travail délimités chacun par un arc de cercle de menus vestiges (fig. 12) . Deux positions sont marqués par l'absence de lamelles à dos et de chutes de burin. L'une a servi à nettoyer le foyer, comme le montre l'asymétrie de la cuvette, et à des activités culinaires dont témoignent de petits vestiges osseux (en E1). Ces activités ont conduit celui qui taillait le silex et ravivait des lamelles à dos à cet endroit à reculer pour lui laisser de la place. L'autre position (en D20) pourrait aussi avoir eu une fonction culinaire.

À partir de là le traitement des peaux additionné à la présence de jeunes débutants tailleurs me paraît une preuve forte de la présence de femmes dans le campement. L'opposition binaire de l'espace en ce qui concerne les tâches de réfection des armes et du traitement des peaux me paraît aussi un argument en faveur de la présence de femmes même s'il est moins fort que le traitement des peaux lui-même (fig. 13). Le camp du "Buisson Campin" est donc pour moi à la fois un camp de chasse et un campement résidentiel très probablement familial si on prend en compte le fait qu'il n'y ait qu'une unité domestique

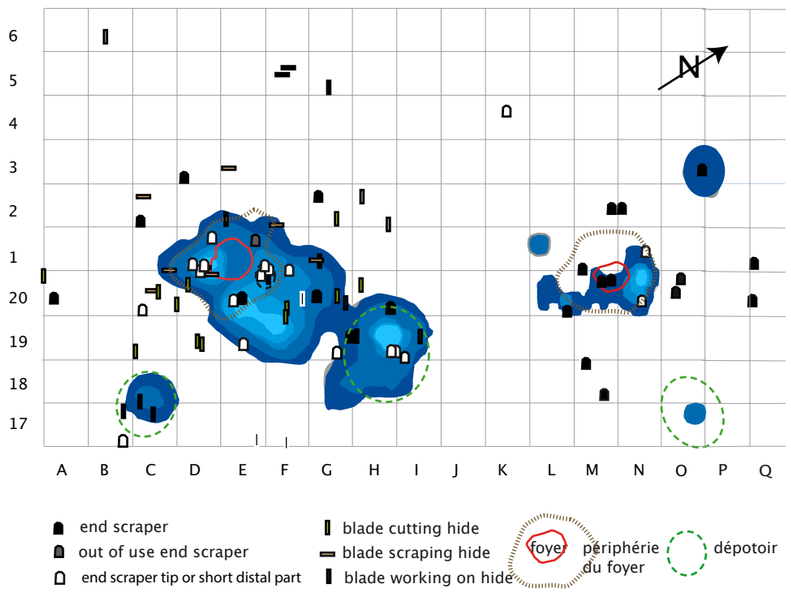

Fig. 13 - Outils à travailler les peaux (grattoirs et lames brutes ou retouchées) projetés sur la carte de densité des chutes de burin. Les quelques grattoirs trouvés à proximité du foyer D1 sont cassés à la limite de l'emmanchement ou hors d'usage, les autres sont tous à l'extérieur de l'aire d'activité qui entoure le foyer (*plan de densité D. Keeler*).

(Audouze 2006). Là encore, les travaux de Binford (1991) et ceux de Whitelaw (1991) sur l'organisation interne des campements est fort utile car ils montrent que la proximité de la parenté s'exprime dans la proximité spatiale et les deux foyers du niveau supérieur sont trop proches pour ne pas appartenir au même groupe ; là-dessus J.G. Enloe et moi nous accordons et le débat se poursuit …

Il me paraît réaliste de supposer que femmes et enfants (et vieux) participaient à l'interception des rennes en rabattant le troupeau vers les chasseurs, sans doute peu nombreux puisqu'il n'existe qu'une unité domestique, de même qu'ils ont pris part à l'établissement du campement - femmes et enfants pouvant s'occuper à ramasser les pierres et le bois nécessaire à l'installation du foyer D1 tandis que les hommes collectaient les nodules de silex qu'ils allaient tailler autour de ce foyer pour obtenir entre autres les lamelles à dos qui allaient armer leurs sagaies (Audouze 2007 ; à paraître, Janny *et alii* 2006). Le travail des peaux ne peut se faire à proximité du foyer par peur des étincelles, ce pourrait donc être l'expression d'une nécessité et non le reflet du statut des acteurs au sein du camp. Mais en ce cas, comment se fait-il qu'un travail de type artisanal (typiquement masculin) occupe les trois-quarts de la périphérie du foyer domestique ? Si hommes et femmes jouissaient d'un statut égal, pourquoi ces derniers ne se sont-ils pas installés autour d'un foyer technique plutôt qu'autour du foyer domestique, comme ils le feront plus tard sur la périphérie nord et est du foyer M20 ?

Foyer central ou extérieur ? *That is the question*

C'est une autre collaboration qui m'a amené à revenir sur l'argumentation en faveur d'une éventuelle tente à l'ouest du foyer D1 comme dans le modèle Leroi-Gourhan (Audouze 2006). D. Stapert de l'Université de Leyden m'a contacté en 1999 pour appliquer sa méthode des *Rings and Sectors* au foyer D1 et ses alentours. Cette méthode examine la répartition des vestiges autour des foyers pour tester leur éventuelle localisation au centre d'une tente - distribution bi-modale ou multimodale avec une *drop zone* autour du foyer et une *toss zone* en limite de tente (9) ou en plein air - distribution unimodale correspondant à la *drop zone* du modèle de Binford (1992). Il avait déjà appliqué sa méthode à la périphérie du foyer D1 à partir d'une publication (1989). Puis en 2000 il est venu travailler directement sur les données spatiales d'une surface de 56 m² autour du foyer D1 (2003). Constatant une distribution bi-modale assez claire portant sur les outils, lames et éclats, il en déduit un foyer placé au milieu d'une tente de 4,5 m de diamètre malgré une distribution unimodale des lamelles à dos qui pourrait indiquer d'après son modèle un foyer en plein air.

9 - Binford dénomme *drop zone* l'emplacement devant soi où on laisse tomber (*drop*) les menus déchets (de taille, de retouche, ou culinaires) caractéristique des bordures de foyer, et *toss zone* l'aire de rejet où on jette (*toss*) les déchets en avant de soi (de l'autre côté du foyer) ou en arrière. (1983, p.175, fig. 115).

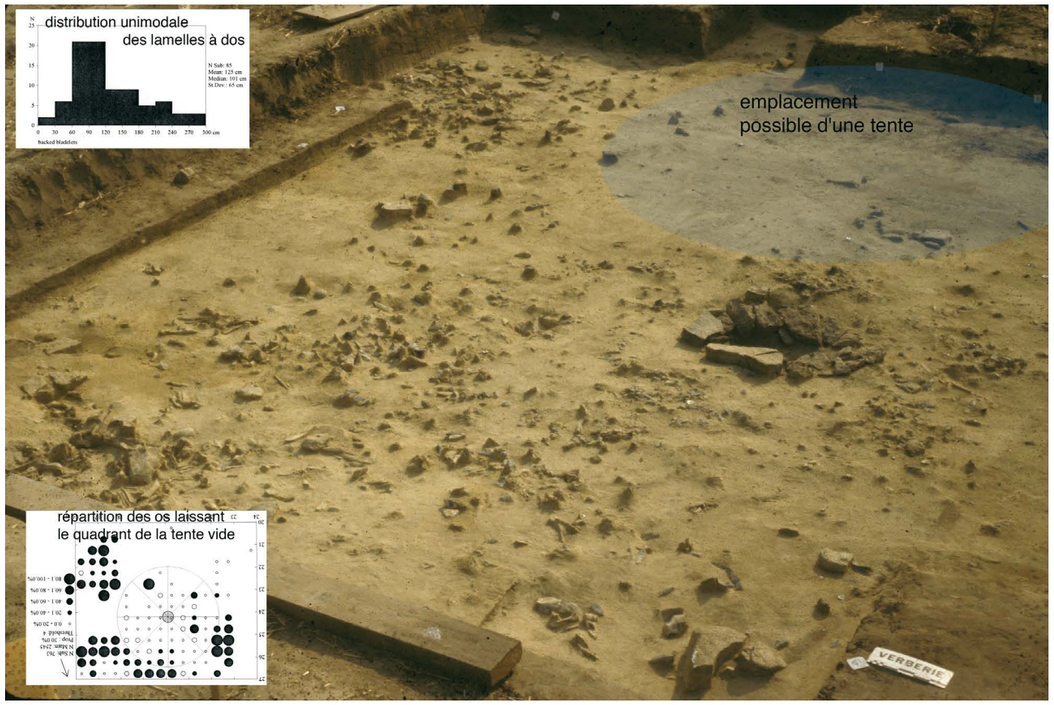

Fig. 14 - Emplacement d'une tente dans le niveau supérieur II-1 (en encart la répartition asymétriques des lamelles à dos dans l'étude de D. Stapert).

Il ne m'a pas fait changer d'avis quant à l'emplacement d'une tente en arrière du foyer pour les raisons suivantes : il ne tient pas compte dans ses propres graphiques de ce qu'un des secteurs (le secteur sud-ouest) est systématiquement dépourvu de vestiges au delà de la *drop zone*, quelle que soit la catégorie de vestiges observée. Si on revient au plan des vestiges établi à partir des photos verticales, trois arcs de cercle très clairs délimitent la majeure partie de la *drop zone* et dessinent les contours des trois « postes de travail » assis décrits plus haut (10). Les remontages permettent de savoir qu'on y a taillé le silex, ravivé des outils, rejeté les éléments encombrants dans le grand dépotoir est (HI 18/19) et dans un plus petit dépotoir au sud du foyer (BC17/18), puis dans l'amas de rejet jouxtant le foyer (EF1/20). De l'ouest au sud du foyer, le dépotoir BC17/18 et une aire d'activité où l'on a travaillé et perforé les matières osseuses en BC3/4 forment un grand arc de cercle qui va de A3 à A17 et qui à mon sens dessine le contour d'une tente située en arrière du foyer comme dans le modèle Leroi-Gourhan (fig 14). La très faible densité des vestiges dans les mètres carrés situés à l'intérieur de cet arc de cercle et la forte proportion d'outils parmi ces rares vestiges plaide à mon avis en faveur d'un intérieur de tente. Certes, je dispose d'éléments d'information dont Stapert n'a pu disposer en 2000, lorsqu'il a fait cette étude. Mais il me semble que ses propres résultats auraient dû l'amener à s'interroger, d'autant qu'il n'a pas encore, à ma connaissance, tenté de voir expérimentalement quelles distributions engendrerait une tente montée en arrière du foyer . Les exemples ethnographiques montrent d'ailleurs souvent en Sibérie comme en Alaska des foyers culinaires placés à 2 ou 3 m en avant de la tente (Audouze & Beyries 2007). Il existe donc actuellement deux hypothèses contradictoires quant à l'interprétation de l'organisation de l'espace autour du foyer D1 à Verberie.

Il reste à comprendre la place du foyer M20 dans l'organisation sociale du groupe. Il est situé à 8 m du premier et a été mis en place après ce dernier alors que la chasse et la découpe des carcasses étaient terminée puisque son aire d'activité périphérique empiète sur l'aire de découpe et que le silex allochtone débité à sa périphérie a été en partie rejeté au sommet du grand dépotoir HI18/19. Il présente une répartition binaire qui oppose les lamelles à dos, burins et chutes de burin du côté nord et nord-est tandis qu'une trentaine de becs et de perçoirs entiers ou cassés sont rassemblés côté sud - Beyries

10 - J. Pelegrin et E. Boëda ont montré dans leurs expérimentations comment la position du tailleur debout, accroupi ou assis générait des concentrations de formes différentes (1985).

et alii 2007, fig. 2 (11). Que signifie ce bloc de silex allochtone qui viendrait d'après M. Mauger de la confluence de la Marne et du Grand Morin 80 km au sud, qui arrive au "Buisson Campin" déjà taillé et est re-débité par un tailleur de bon niveau : arrivée d'un chasseur allié à la famille, retour d'un chasseur au camp ? On arrive là aux limites de l'interprétation et au delà même du scénario plausible. On peut toutefois espérer que l'interprétation pourra encore progresser sous forme de scénarios alternatifs en corrélant des résultats d'analyse fonctionnelle des outils, d'analyse spatiale et de la chronologie interne de l'occupation du niveau supérieur.

Système logistique ou forte mobilité résidentielle ?

Et tant que nous y sommes dans les interprétations contradictoires, on peut y ajouter un débat par articles interposés avec les archéozoologues J.G. Enloe (2004) et O. Bignon (2007) qui penchent pour une organisation plutôt logistique des groupes magdaléniens du Bassin Parisien avec des groupes de chasseurs (mâles) partant en expédition et rapportant le gibier aux autres membres du groupe restés dans un camp de base plus permanent - notamment lors d'expéditions de chasse aux chevaux. Pour ma part je penche plutôt pour une organisation résidentielle plus mobile, où ce sont des groupes familiaux qui se déplacent et pas seulement les chasseurs seuls. Et je les compare à une catégorie de populations du nord Canadien que Binford (1980) appelle à la suite des écologistes les *Serial Specialists* parce qu'ils se concentrent sur un gibier particulier à une saison puis passe à une autre ressource plus loin à la saison suivante et qu'ils présentent une forte mobilité résidentielle (Audouze 2006, 2007). Pour en discuter, nous disposons des sites de chasse au renne d'automne durant la migration et de sites de chasses au cheval où les magdaléniens reviennent plusieurs fois dans l'année de la fin de l'hiver à l'automne, avec un pic au printemps. Enloe et Bignon ont un argument fort avec le niveau IV.0 de Pincevent, le niveau magdalénien le plus récent, occupé beaucoup plus longtemps que les autres occupations de Pincevent, de la fin de l'automne jusqu'au printemps et où les chevaux ont fourni la majeure partie de la viande (Bodu *et alii* 2006). Mes arguments reposent d'une part sur les très nombreux grattoirs produits en silex local taillé sur place des sites de Marolles "Le Grand Canton" et "Le Tureau des Gardes" (Alix *et alii*, p. 205-207 et 213) qui impliquent un traitement des peaux peu compatible avec des expéditions réservés aux seuls chasseurs. Ils reposent également sur les sites magdaléniens de chasse aux chevaux de Champréveyres et Monruz, au bord du lac de Neuchâtel, très proches dans leur organisation des sites du Bassin Parisien . Bien que discrètes il y existe des preuves de présence d'apprentis tailleurs et le traitement des peaux, la manufacture d'aiguilles et de parure qui y ont pris place sont des activités très diverses peu compatibles avec le temps d'occupation bref d'hommes pris par les activités de chasse et de réparation des armes typique d'une organisation logistique. Il manque dans les deux hypothèses un argument de poids : dans le cas d'une occupation par des groupes familiaux dans les sites de Marolles, il faudrait pouvoir montrer la présence d'apprentis tailleurs mais il n'y a pas de remontages des blocs de silex ; dans le niveau IV.0 il faudrait pouvoir démontrer que les os de cheval ou de renne correspondent aux os qu'on trouve de façon caractéristique dans les campements de base. Malheureusement la fonte taphonomique importante ne le permet pas pour le moment (Bignon 2008, Bignon *et alii* 2006).

Je me demande d'ailleurs si ce qui nous sépare n'est pas d'abord un problème de définition des termes. Pour ma part, je ne suis pas sûre qu'il suffit d'expéditions de quelques jours des chasseurs seuls pour qu'on puisse parler d'un système logistique. La distinction-clé pour moi est ce qui se passe en cas de chasse réussie : les chasseurs rapportent-ils seuls le gibier au camp de base ou font-ils venir tout le groupe, familial ou plus large, pour vivre là où il va y a avoir des ressources alimentaires et un important travail de traitement du gibier avant que les morceaux traités ne soient transportés dans diverses caches et dans le lieu de résidence suivant. Les Magdaléniens ne disposaient pas de chiens et donc d'attelages pour les aider à porter les charges. Ils ont peut-être eu de petites embarcations mais elles ne pouvaient servir durant la période où les rivières étaient gelées ; auraient-elles pu d'ailleurs servir à remonter le courant ? Dans ces conditions, ils se retrouvaient dans une situation analogue à celle décrite par un vieux Montagnais pour la première moitié du XXe siècle. Deux ou trois hommes pouvaient partir pour deux à huit jours mais les familles devaient les rejoindre et s'installer là où les rennes avaient été abattus ou à proximité pour traiter la viande et s'en nourrir si la chasse avait été fructueuse (Bouchard 2004 p. 73-75). Le temps passé par les hommes à transporter la viande une fois séchée et la graisse pour les stocker dans des caches échelonnées sur leur parcours annuel relevait d'une composante de stratégie logistique mais pas d'un système logistique complet. Un tel système se caractérise par un petit nombre de camps de base où résident les familles et de nombreux campements et haltes de chasse dispersés autour des premiers et dont les restes fauniques sont clairement différenciés selon la fonction respective des campements en fonction des apports et des transports de viande (Binford 1982). L'organisation des Montagnais s'en différenciait par les déplacement successifs très fréquents des

11 - Le plan de répartition de ces becs, perçoirs, burins et lamelles à dos a paru dans la *Revue archéologique de Picardie* n° 22, et en couleur grâce à Marc Durand. Une première pour notre site !

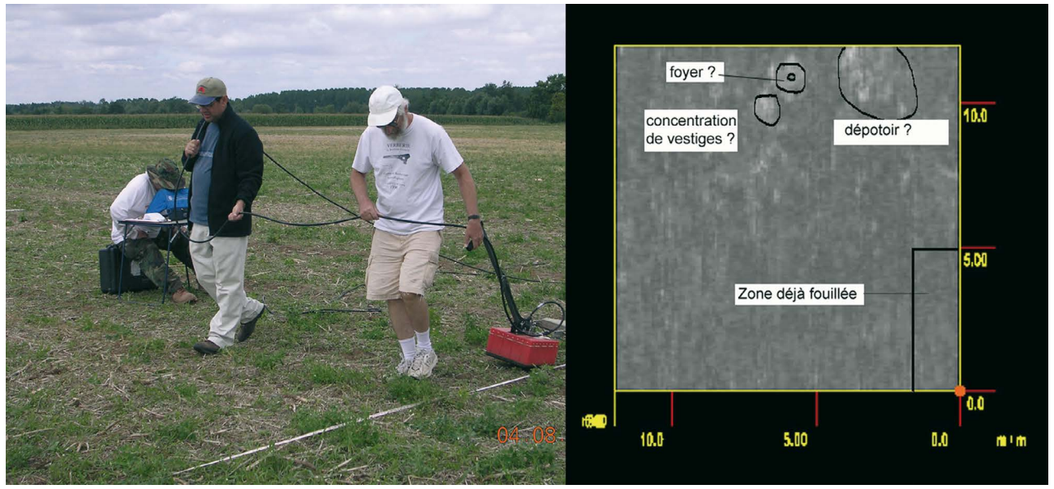

Fig. 15 - a) prospection au géoradar ; b) signaux après filtrage (*photo F. Audouze ; traitement du signal Pr. Glenn Storey*)

campements familiaux vers les lieux d'abattage réussi. Les Magdaléniens, faute d'animaux de bât, devaient effectuer le portage eux-mêmes. C'est pourquoi il me semble qu'ils sont plus proches des *Serial Specialists* que des chasseurs-cueilleurs à système complètement logistique. Toutefois, nous nous accordons tous sur la flexibilité témoignée par les groupes magdaléniens qui se regroupaient et s'individualisaient au gré des saisons et s'adaptaient aux circonstances.

Dernier problème : les énormes progrès réalisés grâce aux carottages polaires pour la datation des évènements climatiques placent les dates C^{14} du "Buisson Campin" comme des autres sites magdaléniens du Bassin Parisien en porte à faux. Ces dates tombent certes dans le plateau du 13ème millénaire mais plutôt après le réchauffement de 12700 cal BC qu'avant. Elles sont quelques 500 ans plus récentes que celles des sites culturellement contemporains de Belgique, de l'Est de la France et de Suisse - notamment des sites très bien calés de Champréveyres et Monruz. Des rongeurs comme le spermophile, présent au "Buisson Campin" et dans les sites suisses, ou le campagnol grégaire sont des indicateurs de climat froid qui ne cadrent pas avec le réchauffement. Nos dates ont été obtenues sur os et, ailleurs, le plus souvent sur charbons. Est-ce là l'origine d'un biais systématique ? S'agit-il d'un décalage culturel qui semble à certains d'entre nous de plus en plus improbable ? Espérons que le nouveau protocole de prétraitement par ultrafiltration en usage à *l'Oxford Radiocarbon Accelerator Unit* et quelques autres laboratoire permettra d'aboutir à une vision plus claire de la position chronologique du "Buisson Campin" et permettra de sortir de l'incertitude du plateau du 13e millénaire.

On n'arrête pas le progrès : géoradar et prospection non-destructive

Les courtes opérations de terrain les plus récentes ont eu lieu en août 2006 et en juillet 2008. Elles ont visé à vérifier s'il restait ou non des occupations magdaléniennes à fouiller dans le locus des secteurs 201/202/203. L'occasion s'est présentée pour J.G. Enloe d'utiliser un géoradar (*penetrating ground radar*) pour effectuer une prospection non destructive. Durant 15 jours , nous avons exploré les zones autour des secteurs 201 et 202, c'est-à-dire que nous avons successivement traîné sur le sol par passes de 50 cm de large un boîtier contenant une antenne radar de 400 Mhz puis par passes de 25 cm et 10 cm de large une antenne de 900 Mhz (fig. 15). Les signaux étaient transmis à un ordinateur via un cable de 50 m (Enloe *et alii* 2007). Les signaux produits incluaient tout ce qui trouvait sous le boîtier depuis les cailloux en surface jusqu'aux graviers pléniglaciaires. Deux types de signaux sont apparus après filtrage : le premier, un contour rectangulaire à bord arrondi de 10 m x 4 m correspondant très probablement à un bâtiment protohistorique, se trouvait à cheval sur une tranchée faite en 88 qui avait livré un trou de poteau et deux rangées parallèle de 4 et 3 trous de piquet. Les autres étaient des taches grossièrement circulaires plus basses qui pouvaient correspondre à des ateliers de taille ou à un dépotoir magdalénien accompagnés d'un signal en anneau de la taille d'un foyer.

En 2008 huit jours de travail et trois sondages trop restreints n'ont pas permis de retrouver l'éventuelle structure protohistorique. Mais le sondage effectué en bordure de la possible localisation d'un dépotoir a livré, comme nous l'espérions, un bord d'amas de rejet de silex comportant 60 éclats, lames et lamelles,

une vingtaine d'esquilles et un grand percuteur sur galet. Une dernière campagne est envisagé en 2009 pour clore définitivement les fouilles au "Buisson Campin" (12).

CONCLUSION

Des prises d'altitude par triangles de ficelle au théodolite et au géoradar, de la vie quotidienne des Magdaléniens à leur organisation sociale, d'une activité archéologique dominée par les bénévoles à l'archéologie professionnalisée d'aujourd'hui, d'une interprétation assez abstraite des activités quotidiennes à l'utilisation de modèles ethnoarchéologiques, les recherches au "Buisson Campin" reflètent l'évolution d'une discipline ou plutôt l'évolution interactive de nombreuses disciplines. De la même manière que le parcours de Marc Durand, qui a pratiqué l'archéologie en bénévole avant de devenir archéologue de la ville de Senlis et le très compétent éditeur de la *Revue archéologique de Picardie*, témoigne à sa manière de l'adaptation de l'archéologie régionale aux temps nouveaux (13).

12 - Il reste à écrire la monographie qui serait déjà rédigée si l'étude de la masse considérable de lithique taillé en panne n'avait représentée une véritable thrombose pour la publication. Elle est repartie cette automne sur de nouvelles bases plus solides avec un lithicien compétent et permettra enfin d'effectuer l'analyse spatiale au niveau fin que permet la conservation du site et d'aboutir à cette monographie tant attendue. Pour revenir à des considérations pratiques, il est clair que l'impossibilité de trouver quelqu'un en poste ou de l'argent de contrat pour mener à bien cette étude durant toutes ces années a été un frein déterminant à son accomplissement en temps et en heure.

13 - Un grand merci à Cklaudine Karlin pour avoir accepté de relire ce texte et pour ses judicieuses remarques et suggestions qui m'ont été fort utiles.

BIBLIOGRAPHIE

(1980) *Préhistoire et Technologie lithique*, Cahier 1, Publications de l'ERA 28, CNRS, Paris.

ADOVASIO J.M., SOFFER O., HYLAND D. C., KLIMA B. & SVOBODA, J. (l998) - «Perishable Technologies and the Genesis of the Eastern Gravettian", *Anthropologie* (Brno) XXXVI/1-2, p. 43-68.

ADOVASIO J.M., SOFFER O. & PAGE J. (2007) - *The Invisible Sex*, Harper-Collins Publishers, New York (Smithsonian Books).

AGACHE R., AUDOUZE, F., BLANCHET J.C. & LAMBOT B. (1976) - « Activités de fouilles en 1976 : Verberie », *Revue archéologique de l'Oise*, 8, p. 4-10.

ALIX Ph., AVERBOUH A., BINTER L. BODU P. *et alii* (1993) - « Nouvelles recherches sur le peuplement magdalénien de l'interfluve Seine-Yonne : Le Grand Canton et le Tureau des Gardes à Marolles sur Seine (Seine-et-Marne) », *Bulletin de la Société préhistorique Française*, tome 90, n° 3, p. 196-218.

AUDOUZE, F. (1980) - « Les fouilles du "Buisson Campin" à Verberie (Oise) », *Revue archéologique de l'Oise*, 19, p. 13-14.

AUDOUZE F. (1986) - « La sépulture d'enfant du "Buisson Campin" à Verberie (Oise) », dans DUDAY H. & MASSET C. éds. - *Anthropologie physique et Archéologie : méthodes d'étude des sépultures*, Actes du colloque de Toulouse, 4-6 nov. 1982, Éditions du CNRS, Paris, p. 147-153.

AUDOUZE F. (1988) - « Des modèles et des faits : les modèles de A. Leroi-Gourhan et de L. Binford confrontés aux résultats récents », *Bulletin de la Société Préhistorique française*, p. 343-352.

AUDOUZE F. (2001) - « Interpréter les sols d'habitat du Magdalénien du Bassin parisien : approche empirique et approche modélisante », *Cahier II des Thèmes transversaux ArScAn- 2000/2001*, Thème 2 - Évolution des structures et dynamiques sociales, p. 55-63.

AUDOUZE F. (2006) - « Essai de modélisation du cycle annuel de nomadisation des Magdaléniens du Bassin parisien », *Bulletin de la Société Préhistorique française*, vol. 103, n° 4, p. 683-694.

AUDOUZE F. (2007) - « Mobilité résidentielle et stratégie de subsistance dans le Magdalénien du Bassin parisien », dans *Mobilités, immobilismes. Imitation, transfert, et refus d'emprunt* , actes du colloque de la Maison René Ginouvès, 8-9 juin 2006, p. 27-44.

AUDOUZE, F., BEYRIES S. (2007) - « Chasseurs d'Hier et d'Aujourd'hui », dans BEYRIES S. & VATÉ V. (éds.) - *Les civilisations du renne d'hier et d'aujourd'hui. Approches historiques, archéologiques et anthropologiques*, XVIIe Rencontres Internationales d'archéologie et d'histoire d'Antibes, Éditions APDCA, Antibes, p. 185-208.

AUDOUZE F. (à paraître) - « Spatial Organization and Domesticity at Verberie » dans ZUBROW E., AUDOUZE F. & ENLOE J.G. éds., *Unraveling Domesticity.*

AUDOUZE F., CAHEN D., KEELEY L.R. & SCHMIDER B. (1981) - « Le site magdalénien du "Buisson Campin" à Verberie (Oise) », *Gallia Préhistoire*, 24, 1, p. 99-143.

AUDOUZE F. & ENLOE J.G. (1997) - « High Resolution at Verberie : limits and interpretation », *World Archaeology*, 29.2, p.195-207.

AUDOUZE F. & JANNY F. (sous presse) - « Can we hope to identify children's activities in Upper Palaeolithic settlements ? » dans KOPAKA K. - *Engendering Prehistoric stratigraphies in the Aegean and the Mediterraneans*, actes du colloque de Rethimno, 2-5 juin 2005.

AUDOUZE F., KEELER, D., ZUBROW, E., ENLOE J.G., & JANNY, F. (2005) - « Analyse intrasite des niveaux magdaléniens du "Buisson Campin" à Verberie (Oise) », dans *Archéologie du Bassin Parisien. Réseaux de sites et réseaux d'acteurs, rapport pour 2004-2005*, p. 117-125.

BEYRIES S., JANNY F., AUDOUZE F. (2005) - « Débitage, matière première et utilisations des becs sur le site de Verberie le "Buisson Campin" dans le Nord de la France » dans AUXIETTE G. & MALRAIN F. éd. - *Hommages à Claudine Pommepuy*, Revue archéologique de Picardie, numéro spécial, 22, p.15-24.

BIGNON O. (2008) - *Chasser les chevaux à la fin du Paléolithique dans le Bassin parisien*, Archaeopress, Oxford (BAR International Series 1747).

BIGNON O., ENLOE J.G. & BEMILLI C. (2006) - « Études archéozoologiques de l'Unité T125 : originalité de la chasse des rennes et des chevaux » dans BODU P., JULIEN M., VALENTIN B., DEBOUT G. éd. - Un dernier hiver à Pincevent. Les Magdaléniens du niveau IV0, *Gallia Préhistoire*, 48, Paris, p. 18-35 et 141-146.

BINFORD L.R. (1978) - *Nunamiut Ethnoarchaeology*, Academic Press, New York.

BINFORD L.R. (1980) - « Willow Smoke and Dogs'tails : hunter-gatherer settlement systems and archaeological site formation », *American Antiquity*, 45, n° 1, p. 4-20.

BINFORD L.R. (1981) - *Bones, Ancient Men and Modern Myths*, Academic Press, New York.

BINFORD L.R. (1982) - « The Archaeology of Place », *Journal of Anthropological Archaeology*, n° 1, p. 5-31.

BINFORD L.R. (1983) - *In Pursuit of the Past*, Thames and Hudson, New York.

BINFORD L.R. (1991) - « When the going gets tough, the touth get going ; Nunamiut local groups, camping patterns and economic organisation » dans GAMBLE C.S & BOISMIER W.A. éds. - *Ethnoarchaeological Approaches to Mobile Campsites. Hunter-Gatherer and pastoralist Case Studies*. Ann Arbor, International Monographs in Prehistory - Ethnoarchaeological Series I, p. 25-137.

BOËDA E. & PELEGRIN J. (1985) - « Approche expérimentale des nucleus de Marsangy » dans *Archéologie expérimentale*, Cahier n° 1, p. 19-55 (Archéodrome).

BOUCHARD S. (2004) - *Récits de Mathieu Mestokosho chasseur Innu*, Éditions Boréal, Montréal.

CONKEY M. & GERO J. (1991) - *Engendering Archaeology*, Blackwell, Oxford.

DAVID F. & ENLOE J.G. (1993) - « L'exploitation des animaux sauvages de la fin du Paléolithique moyen au Magdalénien » dans DESSE J. & AUDOUIN F. éd. - *Exploitation des Animaux Sauvages à travers le Temps*, Éditions APDCA, Juan-les-Pins, p. 29-47.

ENLOE J.G. (1997) - « Seasonality and Age Structure in Remains of Rangifer tarandus : Magdalenian Hunting Strategy at Verberie », *Anthropozoologica* 23-26, p. 95-102.

ENLOE J.G. (1998) - « Fonction des sites et chasse spécialisée : Variation régionale pendant la période magdalénienne » dans Brugal J.P., Meignen L. & Pathou-Mathis M. éds. - *Économie Prehistorique : Les Comportements de Subsistance au Paléolithique*, p. 363-372, Éditions APDCA, Sophia Antipolis.

ENLOE J.G. (2003) - « Acquisition and processing of reindeer in the Paris Basin » dans COSTAMAGNO S. & LAROULANDIE V. éd. - *Modes de vie au Magdalénien / Zooarchaeological Insights in Magdalenian Lifeways*, actes du colloque de l'UISPP, Liège, BAR IS 1144, Oxford, p. 23-31.

ENLOE, J.G. (2004) - « Equifinality, assemblage integrity and behavioral inferences at Verberie », *Journal of Taphonomy* 2 (3), p. 147-165.

ENLOE, J.G. (2006a) - « Geological Processes and site structure : Assessing integrity at a Late Paleolithic open-air site », *Geoarchaeology : An International Journal* 21(6), p. 14-23.

ENLOE J.G. (à paraître) - « Fauna and Site Structure at Verberie : Implications for Domesticity and Demography » dans ZUBROW E., AUDOUZE F. & ENLOE J.G. éds., *Unraveling Domesticity*.

ENLOE J.G., TURNER E. (2006) - « Methodological problems and biases in age determinations : a view from the Magdalenian » dans RUSCILLO D. éd. - *Recent Advances in Ageing and Sexing Animal Bones : 9th ICAZ Conference, Durham 2002*, p. 129-143. Oxbow Press, Oxford.

ENLOE J.G., GLENN STOREY G., THOMPSON, J. & AUDOUZE F. (2007) - « Ground penetrating radar in the Paleolithic : A survey of an open-air site at Verberie, France », Abstract of the paper presented in session « Remote Sensing and Geophysical Techniques », at the *72nd annual meeting of the Society for American Archaeology, Austin, Texas, April 25-29, 2007*.

JANNY, F., AUDOUZE F., BEYRIES S. & KEELER D. (2006) - « Les burins du niveau supérieur du site de Verberie "Le Buisson Campin" (Oise, France). De la gestion des supports à l'utilisation des outils : un pragmatisme bien tempéré » dans BRACCO J.-P, DE ARAUJO IGREJA M. & LE BRUN-RICALENS F. (coord.) - *Burins préhistoriques : formes, fonctionnements, fonctions*. Actes de la table ronde d'Aix-en-Provence du 3-5mars 2003 (Université de Provence, MMSH-ESEP). Collection ArchéoLogiques, 2, Musée National d'Histoire et d'Art, Luxembourg, p. 255-275.

LAMBOT B. (1975) - « Fouille d'un habitat de plein air du Paléolithique supérieur à Verberie (Oise). Premiers résultats », *Revue archéologique de l'Oise*, n° 6, p. 20-26.

LAMBOT B. (1976) - « Découverte d'un important site de plein air de l'époque magdalénienne à Verberie (Oise) », *Cahiers d'Archéologie de Picardie*, N° XXX, p. 15-27.

LEROI-GOURHAN A. & BRÉZILLON M. (1972) - *Fouilles de Pincevent. Essai d'analyse ethnographique d'un habitat magdalénien (section 36)*, Paris, Édition du CNRS (VIIe suppl. à Gallia Préhistoire).

LEROI-GOURHAN A. (1984) - *Pincevent. Campement magdalénien de chasseurs de rennes*, Ministère de la Culture, Paris (Guides archéologiques de la France).

MAUGER M. (1994) - « L'approvisionnement en matériaux siliceux au Paléolithique supérieur » dans Taborin Y. (éd.) - *Environnements et habitats magdaléniens dans le centre du Bassin parisien*, p. 78-93 2d. de la Maison des Sciences de l'Homme, Paris (Documents d'Archéologie Françaises n° 43).

PERLÈS C. (1991) - « Introduction » dans *25 ans d'Études technologiques en préhistoire*, actes des Rencontres d'Antibes, 18-20 octobre 1990, APDCA, Antibes, p. 7-10.

ROTS V. (2005) - « Wear Traces and the Interpretation of Stone Tools », *Journal of Field Archaeology*, 30 (1), p. 61-72.

SOFFER, O., ADOVASIO, J. M., & HYLAND, D. C. (2000a) - « The "Venus" Figurines : Textiles, Basketry, Gender and Status in the Upper Paleolithic », *Current Anthropology* 41, p. 511-537.

STAPERT D. (1990) - « Within the tent or outside ? Spatial patterns in Late Palaeolithic sites », *Helinium* 29/1, p. 14-35.

STAPERT D. (1992) - *Rings and sectors : intrasite spatial analysis of Stone Age sites*, Groningen, 1992. 236 p. (Dissertation).

STAPERT D (2003) - « Towards dynamic models of Stone Age settlements » dans VASIL'EV S., SOFFER, O. & KOZLOWSKI J. - *Perceived Landscapes and Built Environments. The Cultural Geography of Late Palaeolithic Eurasia*, Actes des colloques 6.2 et 6.5 du XIVe Congrès de l'UISPP, Lièges, 2-8 sept. 2001, BAR International series 1122, Oxford, p. 5-15.

WHITELAW, T. (1991) - « Some Dimensions of Variability in the Social Organisation of Community Space Among Foragers » dans GAMBLE C.S. & BOISMIER, W.A. - *Ethnoarchaeological Approaches to Mobile Campsites*, International Monographies in Prehistory, AnnArbor, p. 139-188.

ZUBROW E., AUDOUZE F. & ENLOE J.G. éd. (à paraître) *Unraveling Domesticity*.